Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

12 spécial | 2005

Une ville, une destinée : Orléans et Jeanne d'Arc

Fèvres et forgerons d'Orléans

1399-1430

Françoise Michaud-Fréjaville

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/722>

DOI : 10.4000/crm.722

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 63-73

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Françoise Michaud-Fréjaville, « Fèvres et forgerons d'Orléans », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 12 spécial | 2005, mis en ligne le 28 juin 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/722> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.722>

Tous droits réservés

**Fèvres et forgerons d'Orléans
1399-1430**

Des chaînes et des serrures (à bosse ou morillon...) ferment la ville, des barres de fer doublent les portes que retiennent de solides gonds, des milliers de clous accrochent les ardoises des toitures des tours. Fébrilement, on scelle derrière les créneaux des mantelets mobiles, en bois, qui permettent de lancer des traits tout en restant à l'abri. Tout autant que les maçons et les charpentiers, les travailleurs de la métallurgie ont contribué à l'« emparement » des cités ; il faut bien avouer que l'imagerie traditionnelle du fèvre médiéval est plus villageoise qu'urbaine. Pourtant les sources citadines sont bien plus riches en témoignages sur le travail et les travailleurs du métal que les mentions rurales qui ne sont guère prolixes sur les moulins à battre le fer, non plus que sur les petites forges au service des rustres.

En ce qui concerne Orléans nous ne pouvons guère nous fonder que sur deux types de sources : les comptes de la ville et les fonds notariaux. Si les premiers sont relativement riches, les seconds se révèlent assez décevants. Les dates choisies correspondent aux nombreuses mentions de travaux importants fournies par les comptes dits de forteresse¹. Elles concernent la fin de la construction de la seconde enceinte (1391-1409), les adaptations effectuées à partir de 1411 pour moderniser la défense en fonction de l'artillerie, puis la construction des boulevards devant les portes (1418-1429). Les procureurs de la ville ont donc fait travailler presque tous les corps de métiers du bâtiment et du métal. En certains cas, l'urgence était si grande que les travailleurs habituels furent doublés par des collègues appelés en renfort² ; cette presse permet ainsi d'allonger la liste de nos personnages.

Entre les deux dates proposées par les comptes (1391-1430), la documentation aurait pu être heureusement complétée par les registres notariaux subsistants aujourd'hui grâce à leur dépôt postérieur à la destruction des archives du Loiret en 1940. J'ai pu disposer ainsi de dix registres couvrant, avec des lacunes, la période 1385-1430³, remontant donc au-delà du gouvernement du duc Louis. Malheureusement, le hasard de la conservation, pas tout à fait innocent peut-être, a voulu que réchappât le notaire des étudiants plutôt que celui des gens de métier. Aussi sur plus de 6 000 actes conservés, 80 seulement concernent les travailleurs de la métallurgie urbaine, auxquels peuvent s'ajouter quelques mentions de confrats dont certains

¹CC 537 (1391-1393) à CC 550 (1429-1430). Les cotes d'archives sont celles des Archives départementales du Loiret.

²CC 547 (1419-1421), le creusement des fossés par les Orléanais enrôlés en équipes amena les procureurs à acheter pics, pioches et pelles fournis aux travailleurs.

³Dépôt Fauchon, 3 E 10124 à 3 E 10135 (2 Mi 253), à l'exception du registre du notaire Cailli (3 E 10127).

ont bien pu passer entre les mailles⁴. Si l'on ajoute que 15 de ces actes sont des baux ruraux, 10 des reconnaissances de dettes contractées pour des raisons inconnues, on peut mesurer la maigreur de cette pêche dans les eaux notariales !

Cela dit, quelles sont les données positives récoltées sur la métallurgie urbaine ? Les premières sont d'ordre quantitatif : elles permettent d'avoir une idée sur le nombre des métallurgistes en face des autres artisans orléanais, et ensuite sur l'importance relative de chaque branche spécialisée.

Au cours de la période considérée, 29 fèvres sont signalés, dont 6 nous sont connus par les seules sources notariales et 2 par les deux sources. En sus, on peut dénombrer 17 serruriers, mais encore faut-il noter que 5 personnages sont qualifiés tantôt de fèvre et tantôt de serrurier⁵. Ensuite nous trouvons les 5 plombiers que les comptes relèvent⁶, encore que l'un d'eux, Jean Advenue, qui oeuvra en 1402 sur quatre tours d'enceinte, ait été appelé ensuite à Chartres⁷. Il est clair que ce sont les maçons qui font ordinairement les scellements avec le plomb fourni par les négociants de la ville⁸ ; seuls les pommeaux ornés sont hissés par les vrais spécialistes.

Les actes notariés ont permis le repérage de 5 taillandiers et cela dans le seul dernier registre du corpus, comme si à Orléans la profession ne s'était distinguée des autres que tardivement⁹. Des contrats d'apprentissage un peu postérieurs (1432) ne semblent pas assimiler aux « ouvriers d'œuvre blanche ou ouvriers de ferrements blancs »¹⁰, les taillandiers proprement dits¹¹.

Les maréchaux posent un problème différent. On sait que leur activité technique s'accompagnait du commerce des chevaux. Nous en avons un exemple très net en 1410 : Jean Gabriel, maréchal, reconnaît devoir encore 27 sous parisis de la vente d'un cheval¹². Les maréchaux qui nous sont connus sont au nombre de 23, mais pour trois seulement nous pouvons affirmer leur activité métallurgique : Simon Denise fournit des barres de fer pour le Portereau¹³, Jean Prévot livre trois chaînes au bou-

⁴Par exemple, le registre 3E 10129 (mars 1409-novembre 1410) contient 714 actes ; huit concernent des travailleurs du métal deux maréchaux, deux serruriers et Naudin Bouchart, fondeur de cloche.

⁵Jean Tresillon, Pierre Coichon, Jean Vaichot, Philippon Boulart et André Godet. La liste des fèvres et des serruriers est donnée en annexe.

⁶Jean de Piquigny (CC 537, fol. 9v., 1391) ; Jean le Megre (CC 540, fol. 14, 1403) ; R. de Blemont (CC 542, fol. 29, 1409) ; J. de la Roiche (CC 544, fol. 23v, 1415) ; A. le Breton (*ibid.*, fol. 30v) ; Bontemps (CC 550, XX, 1429).

⁷CC 539, fol.15, 25-25v.

⁸Jean Noël (CC 544, fol.11, 1413) scelle au plomb des chaînes de la ville, il est maçon.

⁹3 E 10135 : Gilet Grouve, 22 septembre 1429 ; Jean du Breuil, 4 janvier 1430 (n. st.) ; Jean de Chartres, 22 janvier (n. st.) et 10 juin 1430 ; Pierre Gautier, 26 juin 1430 ; Jean Quinquant dit Bouchet, 12 septembre 1429.

¹⁰3 E 10136 : Jean de Bonevieu, 6 septembre 1430, 24 mars 1431 (n. st.), 25 avril 1432.

¹¹3 E 10136 : Jean Quinquant, dit Bouchet, est parfaitement distingué comme taillandier lorsqu'il place son fils en apprentissage chez un brodeur (24 juin 1431) de Jean de Bonevieu, « ouvrier d'œuvre blanche », qui prend lui-même des apprentis (cf. note précédente).

¹²3 E 10129, 10 octobre 1410.

¹³CC 547, fol. 16, 1419. Le Portereau est le nom usuel de la fortification de la tête du pont : le « Portereau des tourelles ».

vard de la porte Renard¹⁴, Jacques Thibaut, d'Olivet, ferre des pelles de bois pour le surcreusement des fossés¹⁵.

Ensuite vient Naudin Bouchard, l'un des héritiers d'une tradition de fondeur qui, curieusement, est encore aujourd'hui une des originalités orléanaises. Son père à Tours, son frère à Orléans étaient comme lui des « saintiers », fondeurs de cloches. La « chance » de Naudin fut d'avoir été en activité lors de l'adaptation de la forteresse à l'art relativement nouveau de l'artillerie. Entre 1413 et 1429 il dut, comme nombre de ses collègues, se plier aux exigences du prince et des édiles et apprendre à faire des canons. Il s'en tira sans doute assez bien car sa fortune s'arrondit d'année en année et il devint lui-même un des responsables du pont¹⁶. Si Naudin tint une place exceptionnelle pour des raisons conjoncturelles, on peut rapprocher de lui les trois armuriers qui n'apparaissent que plus tard dans notre documentation, Jean Le Couturier, Jean Méry et Perronnet Flot¹⁷.

On peut, en dernier lieu, estimer que les potiers d'étain, dont la technique est plus proprement métallurgique que celle des orfèvres, relèvent de notre propos. Les registres de notaire en signalent 11, dont deux dynasties certaines : les Tonneau (Pierre, Guillaume et Jean) et les Bordes (Guillaume et Jean)¹⁸.

En une quarantaine d'années, Orléans a dû abriter le travail de près de 90 individus dont l'activité peut être rattachée à la métallurgie. Il est impossible pourtant d'établir avec certitude les moments où les différentes personnes connues par les sources ont effectivement travaillé en même temps. Néanmoins, je pense être arrivée à repérer la majeure partie au moins des fèvres et des maréchaux. Les autres corps de métiers connus par quelques statuts conservés et par ces mêmes sources notariales offrent des effectifs comparables. Les boulangers-talemeliers étaient 59 en 1410 dans « la ville et faubourgs d'Orléans »¹⁹. Les tisserands en draps avaient, en 1401, 23 maîtres présents lors de la rédaction d'un des règlements, mais ils en avaient 50 en 1406 pour discuter du droit de se « sohaster » (s'associer)²⁰. Les tisserands en toile avouaient 29 patrons et les foulons 36. Dans une ville de moins de 15 000 habitants (y compris les étudiants dont la masse a pu varier au cours de la période entre 900 et

¹⁴CC 548, fol. 15v, 1422 (n. st.)

¹⁵CC 549, mandement XIV, mars 1426.

¹⁶Naudin Bouchart apparaît pour nous en 1409 quand Louis de Bourbon lui passa commande d'une cloche de trois « milliers » à livrer au port de Blois pour le prix de 120 l. t. par millier (3 E 10129, 14 février 1409 (n. st.). Les premières bombardes lui furent payées en février 1417 (CC 545 fol. 22). Voir dans ce recueil l'article n° 7 qui lui est consacré.

¹⁷Jean Méry (3 E 10133, 25 janvier 1421 (n. st.) et 3 E 10135, 3 janvier 1430 (n. st.) ; Jean le Couturier, dit Jeudi (3 E 10134, 13 avril et 13 mai 1424).

¹⁸Pierre Tonneau (3 E 10129, 10 novembre 1410, 3 E 10132, 28 août 1414), Guillaume Tonneau (3 E 10135, 17 juin 1429), Jean Tonneau (*ibid.*, 26 juin 1430). Jean des Bordes (3 E 10126, 17 octobre 1402, et 3 E 10132, 21 août 1414), Guillaume des Bordes (3 E 10135, 14 juillet 1429).

¹⁹3 E 10129, 17 avril 1410 : règlement pour dix ans de la caisse des missions et exploits du métier de boulanger-talemelier.

²⁰A 2196, fol. 3v-6v. Un premier avis, nettement défavorable, avait été donné par 14 maîtres dont l'âge allait de 28 à 76 ans.

200²¹), on peut estimer raisonnable que les travailleurs du fer soient en nombre comparable à celui des travailleurs du textile. Dans l'état actuel de nos sources, nous ne pouvons faire qu'une estimation basse : je pense qu'une centaine au moins de personnes actives a pu trouver place en même temps dans les différentes branches du métal orléanais.

La hiérarchie à l'intérieur du métier est une des inconnues que les sources ne permettent pas de résoudre. Aucun de ces documents, sinon les contrats d'apprentissage, ne précisent si l'on a affaire à un ouvrier ou à un maître, au valet ou au patron. Or il est bien évident que les travaux accomplis pour la ville, pour ne prendre qu'un exemple, et payés à Guillaume Voisin ou à Jean Vaichot, n'ont pu être réalisés par un seul individu. Les paiements sont faits, pour la plupart, après un marché global qui n'indique aucun détail des journées, à la différence de certains travaux de maçonnerie ou de pavage. On peut toujours supposer que Jean Vaichot avait commencé à travailler avec son père – ou son oncle – car si le nom est le même, la filiation n'est pas attestée – puisqu'il a pris auprès des édiles la place de Guillaume Vaichot, qu'il réside dans la même rue ; mais une lacune d'un exercice de deux ans sépare les derniers versements à Guillaume des premiers travaux réglés à Jean²².

Donc, finalement, ce qui est le plus aisé à repérer, ce sont les liens familiaux plus ou moins proches qui lient certains de nos travailleurs. En 1397, Raoulet Bourdin, maréchal, adopte en quelque sorte son neveu Jean, en lui faisant épouser une fille du premier lit de sa femme. Il lui donne les trois-quarts d'une maison, dote la fiancée du quart restant et embauche le jeune homme pour 14 l. t. annuelles²³. Plus d'un quart de siècle après, Odenet, fils ou neveu de Jean, prend en apprentissage un autre Bourdin, Etienne, qui vient d'Ingrannes, sans que l'on puisse dire le lien de parenté qui les unit²⁴.

Si la mort du patron risque d'entraîner la fermeture de l'atelier, une femme peut en prendre sinon l'exercice du moins la responsabilité. En 1414 Jean Tresillon, un serrurier dont on sait qu'il était actif en 1408, étant mort, sa veuve Bourget fit écrire dans le contrat de mariage de leur fille Pérote que la jeune femme et son mari Perrin Coichon « seront tenus de servir audit mestier de serrurerie et autrement ladite Bourget et demoureront avec elle [...] jusqu'à deux ans »²⁵. Le 23 décembre de la même année, c'est Bourget elle-même qui est contractante pour recevoir Jean Duboy, âgé de 15 ans, et le « faire servir en ledit mestier qu'elle fait faire serrurerie [...] et] apprendre ledit mestier »²⁶. Une même nécessité de trouver un successeur ou un

²¹C. Vulliez, « Le monde universitaire orléanais au temps de Jeanne d'Arc », dans *Jeanne d'Arc, une époque, un rayonnement, colloque d'histoire médiévale, Orléans, octobre 1979*, Paris, 1982, p. 129.

²²Le dernier mandement de dépense concernant Guillaume Vaichot est du 17 mars 1423 (n. st.) (CC 548, fol. 31v) ; le premier versement à Jean Vaichot conservé est du 13 mai 1426 (CC 549, mandement XVI).

²³E 10125, 18 novembre 1397.

²⁴E 10134, 26 septembre 1424. Etienne, orphelin de père et de mère, a 16 ans et s'engage pour 4 années d'apprentissage. Ingrannes, can. Neuville-aux-Bois, arr. Orléans, Loiret.

²⁵E 10132, 16 février 1414 (n. st.) Au bout de deux ans les jeunes mariés pourront partir avec 24 l. t. et un coffre.

²⁶*Ibid.*, 23 décembre 1414. Jean Duboy était lui-même fils d'un maréchal.

aide a poussé Martin Le Gendre, maréchal, à marier sa fille à Colin Violet, lui aussi maréchal mais venu de Saint-Florentin-sur-Armançon en 1423²⁷.

La continuité familiale est encore plus évidente pour les activités plus spécialisées, voire artistiques, comme celle de la poterie d'étain, proche de l'orfèvrerie. En juin 1430, le remariage de la veuve de Pierre Tonneau, « jadis potier d'estain », entraîna la mise en tutelle de Berthier et Marion (douze ans et huit ans et demi). Étaient présents lors de la rédaction de l'acte, outre le tuteur Pierre Moraut, oncle des enfants, potier d'étain, les deux fils aînés de Jean Tonneau l'Aîné, potier d'étain, et Jean Tonneau le Jeune, orfèvre²⁸.

Nous ne possédons malheureusement pas un seul des statuts des métiers du métal antérieurs à ou contemporains de la période qui nous occupe. On sait qu'en 1497, un chef-d'œuvre était nécessaire pour l'accession à la maîtrise en serrurerie²⁹. Des métiers avaient dû être réglés fort longtemps avant puisqu'en 1402 la maîtrise des fèvres d'Orléans dont le titulaire était Maître Gauthier de l'Isle, maréchal du duc, fut affermée par son détenteur à Jean Gentilz, pour trois ans et 18 l.t. annuelles, le preneur étant tenu « de servir la justice d'icelle [maîtrise] à ses cousts et despens bien duement »³⁰. Il est vrai que de la maîtrise des fèvres on ne peut déduire une maîtrise dans les autres branches des métiers du fer !

Quand un oncle embauchait un neveu, il pouvait préciser que le contrat excluait toute communauté entre eux. En effet, des artisans pouvaient être amenés à former une société possédant un matériel collectif. Je n'ai pas retrouvé à Orléans de contrat de société, mais, en revanche, il est resté une trace de la séparation entre deux fèvres de la porte Renard. Guillaume Quinquint prétendait être en communauté avec Jean Labbateur et de plus, avoir reçu de lui une maison dans le faubourg Bannier, allégations réfutées par son associé. Un accord se fit sur le partage des biens meubles et de l'outillage³¹.

Si les sources ne permettent donc que difficilement d'évoquer la structure interne des métiers, elles ne peuvent guère non plus offrir des certitudes sur les domiciles des personnages cités. Il est bien évident qu'on ne peut absolument pas affirmer qu'avec chaque habitat d'un travailleur de la métallurgie coïncide un atelier du métier correspondant, surtout quand nous n'avons aucune idée de la place tenue par cet individu dans la hiérarchie. C'est pourquoi je ne propose qu'à titre tout à fait indicatif une localisation fondée sur les sources notariales (*cf. carte*).

J'ai considéré comme utilisables les mentions où sont précisées la demeure de tel ou tel, ou la paroisse à laquelle il déclare appartenir. En revanche, j'ai éliminé

²⁷3 E 10134, 22 octobre 1423. Saint-Florentin can., ar. Auxerre, Yonne.

²⁸3 E 10135, 8 juin 1430. Berthier et Marion sont confiés à leur mère et à son mari ; Berthier devra aller pendant deux ans à l'école puis on lui fera apprendre le métier de « marchandise ».

²⁹R. Boucher de Molandon, « Documents orléanais du règne de Philippe Auguste », *Mémoires de la Société Historique et Archéologique de l'Orléanais*, t. XVIII (1884), p. 102 : réception d'un ouvrier serrurier à la maîtrise par les jurés des maîtres serruriers d'Orléans (22 octobre 1497) ; il y avait alors dix maîtres représentant la « plus grant et saine » partie des maîtres d'Orléans et de ses faubourgs.

³⁰3 E 10126, 3 juin 1402. Gautier de l'Isle se fait payer en deux termes à Noël et Saint Jean-Baptiste, « rendu a Paris » aux dépens du preneur. C. Cuissard, dans son *Étude sur le commerce et l'industrie à Orléans avant 1789*, Orléans, 1897, ne mentionne même pas les fèvres.

³¹3 E 10128, 14 février 1408 (n. st.)

les confronts douteux comme « la maison de X [...], marechal » ou « la maison que X [...], fevre, tient de... ». Une vingtaine de cas ont pu être retenus, soit à peu près le quart des noms identifiés. Leur examen, qui doit être tempéré par le souvenir que ne subsistent que les actes d'une unique étude de notaire, montre une concentration *intra muros*, seuls deux maréchaux et trois fèvres résidant dans les faubourgs³². C'est véritablement au cœur de la ville antique que se trouve le quartier du métal. Dans la rue de l'Ormerie, partie centrale de la grande voie est-ouest, les taillandiers martelaient leurs outils et Adam d'Aveneau y ouvrit son échoppe de potier d'étain³³. Mais c'est surtout la rue de la Closterie qui concentre les demeures des artisans du métal. On y trouve des maréchaux, des serruriers, des fèvres et des fondeurs³⁴. C'est aussi là que l'on a la mention précise d'une forge : Jean de Meaulx y sous-loue en 1421 à un poëlier la moitié de son « ouvrouer [...] a prendre du costé devers la forge, son aisement a forger en ladite forge et les sofflés dudit Meaulx, quand il lui plaira... »³⁵. Cette concentration qui donna son nom à cette rue étroite est à rapprocher de la paroisse où elle se trouve : Saint-Maurice-Saint-Eloi³⁶. Il faut d'ailleurs noter qu'au XV^e siècle, les actes ne mentionnent que la titulature « officielle » de Saint-Maurice alors que les comptes de la ville dans la liste des tailles par paroisse indiquent Saint-Eloi qui n'était que la chapelle de la confrérie des serruriers³⁷. Les deux localisations près du mur sud, Jean Tresillon, fèvre en 1402 à la Croiche Menfroy, dans la vieille ville, et Maillot du Puy près de l'Abreuvoir, paroisse Saint-Paul en 1403, peuvent s'expliquer par la présence de deux atterrissements où pouvaient accoster les bateaux apportant minerai et combustible. En effet, en aval du pont, on avait consolidé le quai en gagnant un espace planchéié sur la rivière grâce aux déblais du surcreusement des fossés³⁸.

³²En 1424, Jean Quanquelin et Denis Braudet sont deux maréchaux habitant la paroisse Saint-Aignan. Au faubourg Bannier nous trouvons Jean de Thory et Jean Loste ; enfin, au beau temps de leur communauté, Jean l'Abbateur et Guillaume Quinquant travaillaient au faubourg Renard. On a trouvé des scories dans les fossés de la porte Bannier (cf. *Truelles et palissades, 10 ans d'archéologie à Orléans*, Orléans, 1988, p. 91).

³³Gilet Grousset et Jean Quinquant dit Bouchet (3 E 10135, 1429). Adam d'Aveneau (3 E 10132, 6 janvier 1414, n. st.). La rue de l'Ormerie était le nom donné au tronçon central de l'actuelle rue de Bourgogne. L'ormerie est le travail des lingots, en particulier l'or.

³⁴C'est l'actuelle rue Etienne Dolet. On trouvait dans cette rue qui porta aussi le nom des « grands ciseaux » Philippon Ancore, Guillaume Voisin, Guillaume Vaichot, fèvres ; Colin Moreau et Jean Arnould dit de Meaulx, serruriers ; Robin Morau, Martin Legendre, maréchaux ; Naudin et Pierre Bouchart, frères, les fondeurs ou « saintiers ».

³⁵3 E 10133, 1^{er} juin 1421. Jean de Meaulx avait pris cette maison en location le 7 mai, il renonça alors à une autre maison de la même rue qu'il tenait des chanoines de Saint-Père-Empont (*ibid.*, 14 juillet 1421).

³⁶*Mémoires de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, t. XVIII, 1884, p. 103, la réception du chef d'œuvre de serrurerie donne cette précision : « la confrérie d'icelui mestier fondée de saint Eloy, en l'église saint Morice d'Orléans » (1497). Au XVII^e siècle, les taillandiers avaient leur chapelle de confrérie à Saint-Sauveur, dans l'actuelle rue de Bourgogne (*Statuts des taillandiers, fevres en oeuvres blanches de la ville et fauxbourgs d'Orléans*, Arch. Dép. Loiret, Br. 327, 1693).

³⁷CC 537, fol. 3v. Taille de 1391 pour la venue du duc Louis.

³⁸CC 546, fol. 14. On avait enfoncé des pieux de soutènement avec un engin (un marteau-pilon), puis on mit devant ces pieux « fiens et terre [...], du gros gravier » (1417).

Les localisations ci-dessus sont sûres, mais ne représentent qu'une faible part des domiciliations ; en particulier les emplacements des fonderies, obligatoirement hors des murs, demeurent inconnus.

Rien ne permet non plus de dire, dans l'état actuel des recherches, comment se faisaient les approvisionnements en matières premières ; seul le plomb nous est dit être acheté à Paris, de même que le furent les premiers modèles de bombardes. Pour le reste, nous n'avons aucune trace d'un trafic de minerai de fer venu, par exemple, de la basse Loire, tel que celui que nous connaissons pour les ardoises qu'on va chercher en Anjou, ou pour le sel qui vient de Nantes. Nous n'avons qu'une mention nous prouvant qu'Orléans est en rapport commercial avec les métallurgistes du Berry. En 1403, les procureurs de la ville envoyèrent chercher des clous à Aubigny-sur-Nère où était le marché des forges d'Achères et de Vailly, mais tout avait été retenu pour les travaux du duc Jean de Berry³⁹. En 1404 Jean Emery, d'Aubigny, réussit cependant à vendre à Orléans 41 750 clous à ardoises⁴⁰.

Le bois et le charbon devaient venir de la forêt d'Orléans. Des charbonniers, en nombre limité, pouvaient en effet exploiter quelques portions du vaste massif boisé qui entourait la ville au nord et à l'est, ainsi que les bois de Gault qui appartenaient à l'évêque⁴¹. En mars 1429, deux charbonniers vendirent pour la « forge de la ville » 32 sacs de charbon⁴².

Si l'on ignore la provenance des matières premières, on en voit l'utilisation. L'essentiel de nos connaissances est fourni ici par les comptes de la ville. Certes, ce n'est sans doute pas le quotidien des métallurgistes que la participation à la construction d'une tour ou la mise à la mode d'une forteresse. Néanmoins, l'énumération des travaux effectués à la demande des procureurs est un échantillonnage intéressant des capacités de nos travailleurs.

J'ai choisi, arbitrairement certes, le compte des années 1419-1421 (CC 547) qui m'a semblé ouvrir assez largement l'éventail. Guillemain Guibert, fèvre, fournit huit pics, Jean Lhuillier quatre pioches, ils ferrent 18 pelles de bois, pics et pioches étant emmanchés par un charron (fol. 17v) ; Philémon Boulart, pour sa part, ferre 128 pelles pour creuser les fossés (fol. 37v). Simon Denise, maréchal, procure des barres de fer pour les travaux du Portereau – les célèbres « Tourelles ». Guillaume Barlavaux, fèvre, apporte des chevilles de fer (fol. 16). Guillaume Vaichot est payé pour 2 774 livres de ferrements et 692 livres de fer ouvré, qu'il a livrés entre le 5 avril 1419 et le 2 février 1420 (fol. 25), puis se fait régler des liens de fer, 825 chevilles pour le boulevard Saint-Aignan, une grille de fenêtre, des chaînes (fol. 45 et fol. 56v), des serrures diverses et des gonds. Perrin Croichon, fèvre, fixe par des liens de fer le canon de la tour du Heaume (fol. 48v) ; Naudin Bouchard fond quatre cloches pesant en tout 305 livres pour les portes (fol. 51v) et Guillaume Vaichot les attache à leur couronne avec des liens de fer.

³⁹CC 539 (1401-1403), fol. 36v.

⁴⁰CC 540 (1403-1405), fol. 16. Il y ajouta 7 000 mesures de clous à lattes.

⁴¹R. de Maulde, *Études sur la condition forestière de l'Orléanais au Moyen Âge et à la Renaissance*, Orléans, 1871, p. 230.

⁴²CC 550 (1429-1430). Le charbon valait 6 s. p. par sac. Cette forge « de la ville » pose un problème : le siège a-t-il nécessité une surveillance étroite de l'utilisation des métaux, ou bien les travaux effectués pour la ville devaient-ils être réalisés dans un lieu surveillé ?

Le paiement de ces travaux représenta cette année-là pour la ville 16,4 % de ses dépenses en travaux⁴³. Cette proportion n'est en rien stable : en 1415-1419, au moment de la modification de la forteresse afin de l'adapter à l'artillerie, les versements aux fèvres représentèrent 39,4 % des frais de construction, soit 21 % des dépenses dites de forteresse.

Une place à part est sans doute à faire à Naudin Bouchart. À l'origine, ce fondeur de cloches n'était pas destiné à devenir le spécialiste local de l'artillerie, et les premières bombardes furent, je l'ai dit, achetées à Paris en 1410 par le procureur Gilet Baudry⁴⁴. On peut d'ailleurs s'étonner du caractère tardif de cet équipement. Naudin commença à faire des chambres supplémentaires pour ces pièces, puis fonda des canons entiers⁴⁵. D'après ce que nous disent les comptes, il en aurait livré au moins 32 entre 1416 et 1420, plus des chambres. Devenu habile dans cet art, il commença également à stocker poudre, tappons et salpêtre, se muant en marchand d'armes. Malheureusement, l'emplacement des ateliers et les champs de tir ne sont pas connus. Les fossés ont pu servir aux essais, comme ils servaient à l'entraînement des arbalétriers. Les ou la fonderie devaient se trouver hors les murs : pendant le siège Naudin ne fonda rien, mais il était resté en ville et vendait son salpêtre. Il est certain que sa fortune s'est fortement accrue : en 1412 il n'a que quelques rentes, dix-huit ans plus tard il possède deux hôtels rue de la Closterie, une maison à Saint-Marceau, une à Saint-Laurent, une à La Chapelle-Saint-Mesmin ; il a une propriété en Beauce, à Authon⁴⁶.

C'est une richesse assez exceptionnelle qui le hisse au niveau des notables. Nous sommes loin ici du modeste partage de la communauté dissoute de Guillemain Quinquin et de Jean Labbateur. Ce dernier acte nous livre pourtant la précieuse liste de l'outillage du fèvre de base : « une enclume, laquelle le dit Guillemain voudra choisir chez le dit Abbateur, deux soufflets, la chaîne de la forge d'icellui Jehan, deux marteaux a faire a tour, un destrier de forgeron, un destrier rond a main, quatre paires de tenailles, deux paires de tricazins, un clos trier, la meilleure choere de chez ledit Jehan, deux boutoirs, deux brochetons, un cousteau a parer, une douaire a chevaulx, une pere de renes, une flame, une force a coudre chevaulx [...] »⁴⁷.

Les métiers de la métallurgie urbaine jouèrent, c'est certain, un rôle dans l'activité des travaux publics orléanais au cours du premier quart du XV^e siècle, mais il nous échappe toute la partie privée de leur activité : je n'ai retrouvé en 35 ans

⁴³ Les dépenses de la ville s'élevèrent, pour le compte de forteresse, à 5 472 livres parisis, les dépenses pour les travaux montèrent à 2 960 l. par., les paiements aux fèvres à 425 l. par.

⁴⁴ CC 542, fol. 20v (1410).

⁴⁵ CC 543, fol. 8 (1417).

⁴⁶ Naudin acheta une « mesure » à Saint-Laurent le 11 juin 1412 (3 E 10131) ; elle jouxtait une maison lui appartenant. En 1421, il donne à son frère Pierre un hôtel, une grange et une tuilerie à Saran, achetée peu avant à Robin de Longemeau ; il lui donne également l'hôtel où habite Pierre sur la rue de la Closterie, paroisse Saint-Maurice. À sa nièce, à l'occasion de son mariage, il offre une maison de la paroisse de l'Alleu-Saint-Mesmin et une vigne (3 E 10134, 13 novembre 1421). Authon, cant. Saint-Amand-Longpré, arr. Vendôme, Loir-et-Cher

⁴⁷ 3 E 10128, 15 février 1408, (n. st.).

que trois actes de vente de fer ou d'œuvre de fer à des particuliers⁴⁸ : clous, bandes de fer pour une valeur de 35 s. t. maximum, voire, au plus, la valeur d'un cheval. Les marchés passés par les édiles urbains ne concernent qu'un ou deux ateliers, entièrement ou presque au service de la ville ; ainsi continue à nous être inconnue la majeure partie des réalisations de la métallurgie urbaine orléanaise.

ANNEXE

Liste des « fèvres » et des serruriers, 1387-1430
(Les dates sont les dates extrêmes d'activité connue)

1. Serruriers

Luquin Brafford, 1391-1398.
Colin Moreau, 1391-1414.
Jehan Cruble, 1391.
Hermant Le Noir, 1403-1410.
Guillemin Guibert, 1405-1430.
Guillaume Moreau, 1411.
Noël Boucher, 1412.
Loys Charretier, 1414.
Jehan Arnoul, dit de Meaulx, 1421.
Jehan de la Barre, 1429-1430.
André Trouze, 1429-1430.
Guillaume Jeulin, 1430.

2. Fèvres

(Les noms en italiques indiquent que dans certains documents ils sont qualifiés également de serruriers)

Philippon Ancore, 1387.
Jehan Baillevache, dit Artenay, 1388.
Jehan de Toury, 1389.
Guillaume Voisin, 1391-1413.
Colin Fèvre, 1391.
Berthommier Bataille, 1391.
Jehan le Charron, 1391.
Jehan Tresillon, 1394-1408.
Guillaume Quintquint, 1398.
Jehan Labbateur, 1398-1424.

⁴⁸3 E 10124, il juin 1387 ; Jean Baillevache, fèvre, doit à Guillemin Germain l'équipement en fer d'une charrette « pour cause de l'eschange d'un cheval... » ; *ibid.*, 27 mai 1387, Pierre Monet doit à Jean de Thory 19 s. par. pour cause de vente d'œuvre de forge. 3 E 10129 : Guillemin Guibert, serrurier, achète à la veuve d'un fèvre pour 4 l. 10 s. t. de fer (6 février 1410, n. st.).

Jehan Loste, 1398.
Jehan Duchemin, 1399.
Robin Boulart, 1399-1400.
Jehan Yvon, 1403-1430.
Pierre de Boisset, 1404.
Guillaume Vaichot, 1404-1423.
Perrin Coichon, 1414-1430.
Jehan Hannequin, 1409.
Guillaume Barlavaux, 1419.
André Godet, 1405-1430.
Philemon Boulart, 1420-1430.
Jehan Vaichot, 1420-1430.
Raoulet Beaupigne, 1425.
Jehan Maréchal, 1425.
Jehan Baudoux, 1429.
Jehan Megny, 1429.
Jehan Le Grant, 1429.
Mahié Asselin, 1429.
Robin Noël, 1429.